

Humanisme à visage urbain

Marine Van Hoof and Patrice Hans-Perrier

Volume 53, Number 214, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58728ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Van Hoof, M. & Hans-Perrier, P. (2009). Humanisme à visage urbain. *Vie des arts*, 53(214), 50–53.



HUMANISME À VISAGE URBAIN

MARINE VAN HOOF
PATRICE HANS-PERRIER

LE CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE (CCA) POURSUIT SA SÉRIE D'EXPOSITIONS SUR L'AVENIR DE L'URBANITÉ, À UNE ÉPOQUE OÙ LES FRONTIÈRES ENTRE LA VILLE ET LA CAMPAGNE DEVIENNENT DE PLUS EN PLUS FLOUES. CETTE FOIS-CI, UNE KYRIELLE D'INTERVENANTS — ARCHITECTES, ARTISTES OU COLLECTIFS D'ACTIVISTES — VIENNENT Y EXPOSER LEURS VISIONS SINGULIÈRES D'UN CIVISME QUI FAIT ÉCLATER LES VALEURS DE NOS SOCIÉTÉS PRODUCTIVISTES. INTERVENTIONS À LA LIMITE DU *LAND ART*, CES « ACTIONS » REDÉFINISSENT LES ACTIVITÉS QUI SONT LE LOT DES URBAINS.

Comme la plupart des citoyens, nous pratiquons tous peu ou prou le recyclage, la marche, le jeu et le jardinage dans notre ville. Mais sommes-nous vraiment conscients de la façon dont ces activités en apparence anodines peuvent modeler notre environnement et surtout, des formes tellement variées qu'elles peuvent prendre, avec ou sans la bénédiction des édiles qui nous gouvernent? L'exposition *Actions: comment s'approprier la ville* invite les visiteurs à découvrir une centaine d'actions entreprises dans des villes du monde entier par des activistes de tout genre (architectes, artistes, enfants, simples citoyens) qui, pour diverses raisons, décident d'interagir avec leur environnement urbain en le transformant au besoin.

Parkour Montréal, 2007
© Rachel Granofsky

Une ville (Turin) possède-t-elle d'énormes aires de gazon entretenues à grands frais? On y envoie pendant deux mois 700 moutons pour y tondre la pelouse et permettre à la ville une économie de 30 000 euros.

Les habitants d'un petit bourg estiment-ils que la conception de leur nouveau parc ne s'est pas suffisamment fondée sur leurs besoins spécifiques? Ils déguisent leurs enfants en chevaux et les envoient parader dans les alentours pour signaler aux responsables que des sentiers balisés pour les promenades à cheval et en poney sont indispensables.

Un duo d'artistes (Toronto et Montréal) remarque-t-il le rejet quotidien de déchets alimentaires encore comestibles par des commerces? Il place des autocollants sur les bennes à ordures pour aider les fouilleurs de poubelles à repérer plus rapidement des ressources alimentaires.

S'avantageant d'un terrain entre deux immeubles laissé à l'abandon, un atelier d'architecture (Paris) y aménage à l'aide de restants de matériaux de construction un « jardin participatif » fait de mini parcelles qu'il offre aux riverains qui en assurent la gestion.

Tout près d'ici, un campus universitaire qui présentait de nombreux espaces bétonnés sous-utilisés est transformé durant la belle saison par des étudiants (Université McGill, Montréal) en « campus comestible » où poussent dans des conteneurs mobiles des fruits et des légumes qui fournissent à une association caritative de quoi confectionner 90 repas par jour en période de récolte.

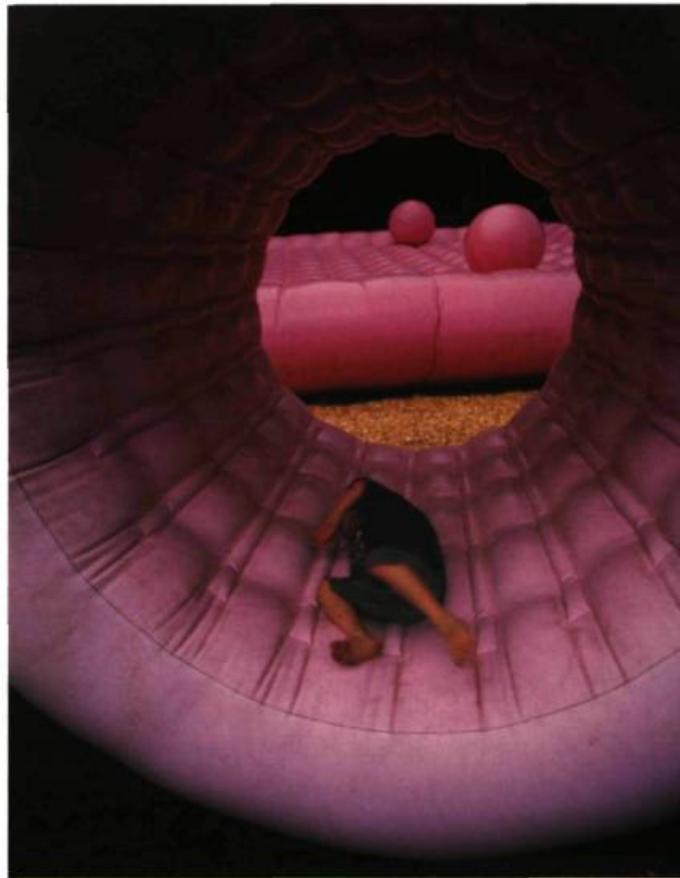
Du tronçon d'autoroute transformé le soir et le dimanche en promenade pour piétons (Brésil) aux pochoirs illicites à la rescousse des cyclistes (Toronto) en passant par les dispositifs spéciaux dont s'équipent les amateurs de planches à roulettes pour contourner les obstacles placés par la ville ou les habits spéciaux dessinés par une artiste pour adapter le corps au mobilier urbain antiflânerie, les stratégies et les solutions inventées pour vivre sa ville sont infinies.

Elles constituent aussi autant de remises en question du modèle d'organisation des

villes qui a longtemps prédominé et qui peine à être en phase avec les réalités qui façonnent la ville d'aujourd'hui. Cependant, comme le rappelle très justement Giovanna Borasi dans l'excellent catalogue qui accompagne l'exposition (et y détaille plus particulièrement 34 actions), ces critiques urbaines « ne pourraient exister sans ce modèle (même s'il est imparfait) ou sans les structures urbaines actuelles qui soutiennent cette nouvelle économie de l'échange, du troc et de la réutilisation ». Articulé autour des quatre thèmes annoncés (marche, recyclage, jardinage et jeu), le parcours de l'exposition entraîne le visiteur à la découverte des différentes actions regroupées dans des salles thématiques dont les titres percutants (SURABONDANCE, CHOISIR, GLANER, GESTES FURTIFS, AMÉNAGER AUTREMENT...) sont affichés de manière très graphique.

Les trois énormes coussins/bouées roses en plastique placés à l'entrée que l'on peut manipuler, habiter, bouger à loisir offrent d'emblée aux visiteurs une mise en condition physique parfaitement en phase avec le propos de l'exposition: prendre conscience du lien concret entre ce qui se rapporte au fonctionnement du corps humain et la façon dont celui-ci façonne la ville aujourd'hui, et aussi observer à l'échelle mondiale une série d'actions qui rendent ce rapport plus juste ou au moins plus vivable. Ainsi, la salle SURABONDANCE regroupe une série de réactions inventives associées aux rebus urbains, une évocation particulièrement pertinente pour les habitants d'une ville comme Montréal qui est aux prises avec le problème de recyclage comme avec celui de la carence alimentaire.

Certaines actions sont illustrées par de grandes photos aux murs; d'autres se découvrent sur des ordinateurs ou sur des moniteurs TV placés sur de grandes tables et



Wolfsburg
Topotek 1 Temporary Playground: Garden Show, 2004
© Hans Joosten

équipés d'écouteurs. Chaque visiteur peut s'asseoir et découvrir à son aise les actions qui l'intéressent.

La description des projets est aussi livrée dans de grands imprimés formatés comme un journal que l'on peut feuilleter librement. Ça et là, des objets concrètement utilisés par

CATALOGUE

Fruit d'une coédition du Centre Canadien d'Architecture à Montréal et de SUN à Amsterdam, le catalogue *Actions: comment s'approprier la ville* comprend une trentaine d'essais de portée internationale dans lesquels les auteurs questionnent comment les actions humaines façonnent le design des villes contemporaines et l'expérience qu'on en fait. On y trouve tant les observations personnelles d'un éventail d'activistes que les réflexions de spécialistes qui analysent les répercussions positives de ces initiatives individuelles sur la ville. Un choix de 34 actions tirées de l'exposition s'imbrique aux textes. (240 pages, 70 illustrations) Prix: 42,95\$.



Maidier López
Football Field 1, 2007
Sharjah Art Museum
Émirats arabes unis
© Maidier López

les promoteurs des actions (par exemple, l'outil spécifique proposé (par le collectif Fallen Fruit) aux habitants et promeneurs de Santa Fe pour cueillir les fruits qui pendent au-dessus des aires publiques, encouragés par un nouveau règlement de la ville. La salle CHOISIR attire entre autres l'attention sur la haute surveillance exercée un peu partout par les caméras et sur la possibilité d'évoluer dans une ville – à l'aide de cartes spéciales – en exploitant cette surveillance ou en la rejetant; ailleurs, un collectif a dressé une carte permettant d'être mieux renseigné sur les zones de la plage Malibu qui sont accessibles au public.

À Sao Paulo, un groupe renseigne le public sur la disponibilité de terrains de soccer informels utilisables dans la ville. La poésie affleure dans de nombreux projets: on se prend à rêver de participer aussi un jour à une manifestation en faveur des piétons au cours de laquelle les participants ont transporté avec eux l'immense tapis zébré qu'ils déroulaient au fur et à mesure en travers de toutes les artères qu'ils devaient traverser. À l'instar des remarquables expositions antérieures consacrées à toutes sortes

de thèmes (la pelouse, le pétrole, l'environnement) et toujours en lien avec les débats sur l'architecture, *Actions: s'approprier la ville* s'avère un événement novateur qui introduit de manière très stimulante les visiteurs à des aspects encore trop négligés de l'art d'habiter la ville (soit dit en passant, un art qui concernera 75 % de la population mondiale en 2050).

Dans un esprit interactif, l'excellent site – richement agrémenté de photographies et de ressources vidéo - qui accompagne l'exposition (www.cca-actions.org/fr) propose une trousse inspirant des actions urbaines et convie les usagers à faire part de leurs propres initiatives et réflexions; chaque action présentée fait l'objet d'un article dont les données peuvent être triées et explorées de plusieurs manières.

Le seul petit bémol à apporter concerne le parti pris adopté d'intégrer les actions québécoises et canadiennes à l'ensemble exposé. Considérant le lien particulier existant depuis toujours entre le CCA et le développement architectural de Montréal (grâce à Phyllis Lambert), ne valait-il pas la peine de consacrer aussi une salle, un mur ou quelques tables à plusieurs actions locales récentes, de manière à rappeler, par exemple, aux visiteurs montréalais (je pense surtout aux groupes scolaires qui seront nombreux à visiter l'exposition) que, dans leur environnement direct, des artistes (telle ATSA) et des activistes de tous les horizons (Santropol) lancent tous les jours des actions destinées à rendre la métropole chaotique qu'est devenue Montréal un peu plus habitable par le plus grand nombre.

HOMO LUDENS

LE DIRECTEUR ET CONSERVATEUR EN CHEF DU CCA, MIRKO ZARDINI, SEMBLE AVOIR OUVERT LES PORTES DU MUSÉE À DES INTERVENTIONS QUI POSENT, FORT JUSTEMENT, LA QUESTION DES FLUX D'ACTIVITÉS QUI MEUBLENT LE TEMPS DE LA VILLE.

Dans un contexte où les espaces urbains sont laissés en friche, dans certains secteurs qui n'ont pas été réinvestis, un nombre croissant d'urbains s'improvisent de petits espaces de vie conviviaux.

C'est l'idée de la transgression des lieux civiques qui semblent animer la majorité des interventions en cause. Non pas dans un esprit de délinquance, mais plutôt dans l'esprit qui animait les interventions des artistes contestataires à l'époque de la contre-culture. La conservatrice en charge de l'exposition, Giovanna Borasi, estime que les artistes et les designers urbains dressent la table afin « d'établir un nouveau rapport avec les autorités décisionnaires, tout autant que d'introduire une diversité esthétique, de ramener la biodiversité dans la ville, et de susciter une pluralité de réponses là où les pouvoirs en place n'envisagent qu'évacuation des lieux et autres modalités de contrôle ».

Les créateurs invités exécutent des gestes qui invitent, presque, à la désobéissance civile, au moment où de larges pans de la population sont carrément exclus du cœur des cités réhabilitées. On propose au visiteur des actes de diversion afin de contourner l'esprit trop cartésien de la planification urbaine. Dans un contexte où les conurbations s'étendent à l'infini, où, de plus, la précarité a remplacé le droit au travail, il semblerait que la donne ait subi quelques permutations... Mirko Zardini souligne le phénomène des *edge cities*, ces « banlieues hypertrophiées où se concentrent une large part de la croissance », espaces satellitaires qui contribuent à l'effrètement du tissu urbain. Reste à reverdir les villes et à revisiter notre conception de la cité.

EXPOSITION

ACTIONS: COMMENT S'APPROPRIER LA VILLE

Centre Canadien d'Architecture
1920, rue Baile
Montréal
Tél.: 514 939-7001
cca.qc.ca

Commissaires: Giovanna Borasi,
conservatrice de l'architecture contemporaine

Mirko Zardini, directeur du CCA
et conservateur en chef.

Du 26 novembre 2008 au 19 avril 2009

LA VILLE EST UN JARDIN

William Leiss, un disciple du philosophe Herbert Marcuse, sonnait l'alarme en 1972, dans un essai intitulé *The Domination of Nature*, en affirmant que les sociétés industrielles ont engendré leur propre cancer en faisant fi des écosystèmes. La technologie, érigée comme un mythe fondateur, est devenue un instrument de contrôle et d'asservissement.

Dans le sillage de l'industrialisation, de nombreux espaces ont été laissés en friche; d'ailleurs, dans certains cas, les rares espaces verts de nos cités étant menacés. C'est ce qui semble avoir poussé l'activiste Richard Reynolds à utiliser le jardinage comme une méthode de «guérilla urbaine». Cet aménageur mobilise une petite armée de militants afin de transformer illégalement en jardins les espaces en friche et les parcs laissés pour compte par un développement urbain chaotique qui frappe bien des cités.

Faisant preuve d'une certaine irrévérence, il n'hésite pas à affirmer que les «professionnels de l'aménagement des espaces publics perçoivent la guérilla du jardinage comme une menace pour leurs métiers respectifs et une utopie à laquelle ils aimeraient bien participer». On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec le petit jardin de sculptures aménagé dans un terrain vague, à deux pas de l'emprise ferroviaire qui jouxte la rue Van Horne, dans le Mile-End, à Montréal.

LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION

Dans un monde où la consommation supplante des modes de production, délocalisés

vers les pays plus pauvres, il semble bien que la société des loisirs ne soit plus à l'ordre du jour. M. Zardini aime à s'inspirer des écrits prophétiques de la philosophe allemande Hannah Arendt. Ainsi, il affirme, sans ambages, que «dans les métropoles d'aujourd'hui, l'identité et l'appartenance sont assujetties à la consommation de biens matériels ou immatériels; consommation qui scande les temporalités, les sensations ou les expériences des citoyens-consommateurs».

À l'instar de certaines villes américaines, où les mails commerciaux ont remplacé les places publiques, les espaces dévolus à la consommation ont vite fait de ramener les citadins à l'ordre. Les caméras et autres dispositifs de sécurité surveillent jour et nuit les déambulations des Londoniens. C'est ainsi que plusieurs militants des droits de l'homme s'inquiètent de cette dérive vers une cité panoptique, sorte de prison dorée pour consommateurs désabusés... Si les immeubles des quartiers huppés sont sous haute surveillance, il y a encore bien des structures industrielles vétustes qui présentent des alternatives. Rappelons aux lecteurs que les immeubles jouxtant les berges du Canal de Lachine, dans le Sud-Ouest de Montréal, ont longtemps été occupés illégalement par une population marginale.

Ailleurs, comme à Rio de Janeiro ou Buenos Aires, une part importante de la population occupe les squelettes des immeubles industriels laissés à l'abandon. Le projet, intitulé *Habiter les squelettes*, commencé en 2001, a permis à des architectes d'aider une poignée d'habitants-constructeurs à transformer ce type de structures vétustes

en unités d'habitations qui témoignent de l'ingéniosité des principaux intéressés. Les instigateurs du projet affirment que «ces expériences sont un vivant témoignage d'un au-delà du recyclage, où les usages secondaires, chargés d'imaginaire et investis par la créativité, dépassent et transfigurent les usages premiers».

L'HOMO LUDENS

À défaut de participer aux destinées de la cité, les citoyens peuvent toujours transgresser le processus de marchandisation de l'espace civique. C'est tout le sens d'une philosophie de vie qui place le jeu au centre même des activités citadines. Le philosophe Johan Huizinga avait déjà, dans un essai devenu célèbre, démontré que la notion d'Homo faber (l'homme qui travaille) pourrait être facilement remplacée par celle d'Homo ludens (l'homme qui joue). Enthousiaste, l'auteur définissait le jeu comme une action libre, se déroulant à l'extérieur des activités de la vie courante. Par-delà sa fonction de soupape, le jeu aurait permis l'éclosion des arts et des techniques à l'origine des grands mouvements de civilisation.

Dans un monde où les consommateurs sont abrutis par l'ordre marchand, le jeu – et ses transgressions – représente presque une philosophie de vie. Utilisant cet axiome, l'artiste Maider Lopez a tout bonnement utilisé de la peinture rouge afin de dessiner un terrain de football sur le sol d'une place publique aux Émirats arabes unis. L'intervention, réalisée en 2007, permet aux enfants de venir s'y divertir, à deux pas des activités portuaires de la ville. Le jeu et le commerce cohabitent pour le bonheur de tous.

Véritable manifeste, *Actions: Comment s'appropriier la ville* représente un important jalon pour cette institution muséale qui célèbre son vingtième anniversaire. Poursuivant ses explorations urbaines, le CCA semble accorder une place grandissante aux questions de développement durable. Toutefois, on souhaiterait que le CCA pose, un jour, un regard critique sur les effets pervers de la spéculation. Sa fondatrice, Phyllis Lambert, s'est justement illustrée en défendant les citoyens du quartier Milton-Parc, à Montréal, contre les visées d'une poignée de promoteurs... durant les années 70. □



Oliver Claridge
At The Fort, 2004
© muf architecture/art